La force de ces contributions est de réussir à tenir ensemble différentes sphères de la vie qui participent à construire un cheminement biographique, que ce soit en faisant des allers et retours entre la présentation virtuelle de soi et la mise en scène réelle ou en articulant les différents domaines de la vie (professionnels, domestiques, conjugaux, etc.) des enquêté·e·s.

Ce parti pris est particulièrement affirmé dans la contribution d'Axel Pohn-Weidinger et de Fabien Deshayes qui retracent la «vie multiple» d'Aimée Jean-Baptiste, une institutrice antillaise en métropole, et son expérience du racisme, suggérée dans sa correspondance. Leurs investigations dans les dossiers administratifs de cette institutrice suppléante confirment le rejet et la condescendance dont elle est l'objet en tant que jeune femme noire, tant de la part de l'inspection académique que des parents d'élèves. Mais la multiplication des sources permet aussi de donner une image plus complexe de la situation sociale d'Aimée et de ne pas la réduire à une victime des relations de pouvoir en contexte colonial. Multiplier les sources pour multiplier les voix, rendre justice à la complexité de la situation sociale des individus qui est marquée par des obstacles et de ressources, c'est le cœur de la recherche biographique qu'illustre ici le travail de ces deux auteurs.

Veronika Kushtanina et Constance Perrin-Joly

Dénis, obstructions et silences

La résistance du terrain

Qu'ont en commun un ouvrier d'usine, un e anatomiste et un e enseignant-e-chercheur-se employé-e dans une école de commerce 1? Pas grandchose, à première vue... Mais regardez encore. Ces individus peuvent résister à une enquête qui prend pour terrain leur vie professionnelle. Comme on peut les comprendre! Personne n'a vraiment envie d'être étudié, encore moins par un chercheur qui comme moi annonce suivre une démarche inductive, c'est-à-dire une démarche qui pourrait me conduire à m'intéresser à des aspects de leur vie dont ils n'ont a priori pas conscience ou dont a posteriori ils ne voudraient pas parler. La résistance du terrain dans ces circonstances est compréhensible.

Par résistance du terrain, j'entends toute réaction que les individus mettent collectivement en œuvre pour s'opposer à une enquête sur leur monde social. Mon principal argument est que l'on peut en apprendre beaucoup en s'emparant de ces résistances du terrain, en les analysant et en les catégorisant. Elles nous en disent autant sur les tensions d'un terrain que les sources traditionnelles (comme les archives, les entretiens,

Ce texte a été initialement publié dans Elsbach et Kramer, 2016, p. 197-205. Il a été traduit et mis à jour avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur. L'auteur exprime sa gratitude aux traductrices de ce texte. Il remercie aussi les participants de la conférence «Field Research» organisée au MIT, et ceux de l'atelier «European Theory Development» accueilli par HEC (Paris) pour leurs retours. Ses remerciements vont également à Patrick Autréaux, Gianpiero Petriglieri, Susan Silbey et John Van Maanen pour leurs commentaires et réactions.

les observations ou les enquêtes statistiques). Ainsi, un chercheur qui se voit refuser l'accès à un terrain doit élaborer une analyse réflexive à ce propos². Comme Gary Alan Fine le rappelle à propos de l'art de l'enquête de terrain, «les limites de la pratique font également partie des données³». J'illustrerai ce point avec des exemples tirés de trois enquêtes que j'ai réalisées, sur des ouvriers d'usine, des anatomistes et des enseignant e-s-chercheur se-s d'une école de commerce. Je m'appuierai également sur des exemples de résistance du terrain issus de travaux d'autres chercheur se-s (cette fois sur les travailleur se-s du sexe et les couples en transition) pour mettre en évidence le pouvoir heuristique de ces résistances. Enfin, je tenterai de montrer qu'un raisonnement similaire peut s'appliquer à ce qui est le contraire de la résistance du terrain, c'est-à-dire à l'adhésion, et j'examinerai deux exemples de celle-ci en m'appuyant sur une enquête réalisée auprès d'anciens membres du Ku Klux Klan et une étude sur la pauvreté urbaine aux États-Unis.

Bon nombre de recherches de terrain font l'expérience de la résistance. Les chercheur-se-s qui tentent de pénétrer de nouveaux mondes sociaux ou de saisir un champ inexploré commencent souvent par aborder des membres de ce champ pour mieux comprendre leur terrain. Tous les participant-e-s n'accueillent pas volontiers cette demande; même ceux qui le font ont tendance à résister (consciemment ou non) à certains pans de l'investigation. En tant que chercheur-se-s en sciences sociales, nous rencontrons invariablement des résistances ouvertes ou cachées. Pourtant, le terme de résistance du terrain est très peu utilisé en sciences sociales. Une recherche sur la base du Web of Science conduite en 2020 à partir du mot clé «field resistance» a répertorié 1 499 occurrences en sciences dures, contre seulement deux en sciences sociales⁴. Les autres domaines scientifiques traitent les résistances du terrain avec nettement plus d'intérêt et de profondeur. En effet, le terme est largement utilisé, par exemple, en physique et en agronomie.

Concentrons notre attention ici sur l'agronomie. Dans ce domaine, la résistance du terrain fait référence à la capacité d'une espèce à résister aux menaces que représentent les animaux nuisibles, les maladies ou

des conditions environnementales non optimales. Lors d'intrusions, les cultures réagissent de manière inhabituelle mais souvent révélatrice. Une publication récente dans les *Annals of Botany* montre que les réponses des cultures aux intrusions sont «complexes» mais impliquent aussi des «adaptations» qui peuvent se voir «modifiées en cas de superposition d'autres facteurs de stress»⁵. Cette remarque est en lien avec mon propre raisonnement. Les auteur-e-s de l'article suggèrent, autrement dit, que la réponse des cultures à un stress donné dépend en partie des *autres* facteurs de stress auxquels elles sont confrontées. Cette réponse a d'importantes implications pour les chercheur-se-s en sociologie des organisations, implications que je vais à présent expliquer.

En agronomie, un exemple de stress extérieur serait l'intrusion d'un nouvel organisme dans un champ de maïs. Le maïs peut adapter le nombre de ses pousses ou la somme des réserves dans sa tige en réaction à cette intrusion. Mais il peut également faire davantage croître ses feuilles, ce qui aura une incidence sur la photosynthèse. En résumé, les réponses du maïs varient largement et chacune dépend des autres «facteurs de stress», en constante évolution, auxquels la culture est confrontée, comme de fortes températures ou un manque d'eau. Nous pouvons transposer cette idée de l'agronomie aux sciences sociales.

Le/la chercheur se qui mène une enquête empirique constitue lui/ elle aussi une intrusion dans le champ qu'il/elle étudie et induit souvent une forme de trouble. La résistance des enquêté es est en partie conditionnée par les autres facteurs de stress qu'ils et elles subissent. Ce sont exactement ces facteurs que la recherche inductive cherche à dévoiler, me semble-t-il, parce qu'ils ont un rôle clé dans les tensions du terrain. Les formes de résistance et leur évolution font donc écho aux dynamiques de la vie quotidienne sur le terrain. Les réactions des enquêté-e-s, qu'ils/elles nous chassent silencieusement d'une ville ou nous jettent des insultes au visage, sont importantes et nous en disent plus sur eux/elles que sur nous. J'en ai personnellement fait les frais lorsque j'ai étudié les ouvriers d'usine, les anatomistes cliniques et les enseignant-e-s-chercheur-se-s en école de commerce. Les formes, souvent variées et changeantes, des résistances de terrain constituent une inestimable donnée pour l'enquête ethnographique.

^{2.} Emerson, Fretz et Shaw, 1995, p. 203.

^{3.} Fine, 1993, p. 289.

^{4.} NdT: Une recherche similaire sur le portail francophone Cairn recensant les publications scientifiques en sciences humaines et sociales, effectuée en 2020, donne 8 occurrences pour le terme de «résistance du terrain».

^{5.} Chaves et al., 2002.

Le déni des ouvriers d'usine

Ma première rencontre avec une résistance du terrain a eu lieu, sans surprise, lors de ma première enquête empirique. Ce projet de recherche se déroulait dans une usine aéronautique française dans laquelle les ouvriers (tous des hommes) réalisaient des objets illicites, comme des jouets pour leurs enfants, des couverts pour leur cuisine ou des cadres de fenêtre pour leur maison, sur leur temps de travail, et avec les outils et matériaux de l'entreprise (ce que l'on appelle faire des « perruques »)6. Ma recherche comprenait une enquête par questionnaire sur les cadeaux de départ à la retraite parce que je savais que ces fameux objets étaient offerts aux retraités au moment de leur départ. Cette dernière a produit des résultats inattendus, notamment en montrant que certains salariés (à savoir les ouvriers qualifiés) étaient plus enclins que d'autres (c'est-à-dire les contremaîtres et les ouvriers non qualifiés) à recevoir des « perruques » comme cadeaux de départ. Une réponse au questionnaire m'a cependant refroidi pendant plusieurs jours.

Un répondant anonyme qui s'identifiait comme ouvrier qualifié, avait écrit directement sur le questionnaire : « C'est pas beau de demander de dénoncer mes petits copains. T'es un enculé⁷.» Je me revois lisant cette réponse, totalement désemparé. Je me suis dit qu'il avait peut-être raison et que je n'avais pas à m'immiscer dans leurs vies, ni dans leurs affaires (d'autres ouvriers avaient déjà refusé de me rencontrer, ce qui n'augurait rien de bon). Quelques semaines plus tard, j'avais programmé un entretien avec un ouvrier d'une autre usine dans un café d'une petite ville suffisamment éloignée de l'usine principale pour nous donner assez d'intimité. À mon arrivée, il avait demandé à voir ma carte d'identité avant d'accepter de parler. Dans les deux cas, les réactions de ces ouvriers m'avertissaient que certains les considéraient comme des voleurs. Étant donné que les perruques n'étaient faites qu'à partir des chutes de matériaux de travail et qu'elles étaient toujours confectionnées une fois leur travail terminé, les ouvriers ne s'étaient jamais considérés eux-mêmes comme des voleurs. Or l'encadrement essayait parfois d'exploiter cette représentation pour les garder sous contrôle. Ainsi, refuser qu'on appelle cela du vol s'avérait crucial pour l'identité professionnelle des ouvriers. La principale forme de résistance du terrain – le refus des enquêtés d'être

L'obstruction des anatomistes cliniques

Ma seconde rencontre avec une résistance du terrain se produisit dans un tout autre cadre: les programmes de don de corps à la science dans l'État de New York. Les anatomistes de ces programmes que je rencontrai et interrogeai résistèrent à l'enquête d'une manière très différente. Le projet portait sur le commerce des cadavres humains à destination de la formation médicale et les anatomistes sont souvent ceux à qui l'on confie la mission de fournir les classes d'anatomie en cadavres et de pourvoir aux besoins de la recherche médicale8. Toutefois, de plus en plus d'entreprises indépendantes offrent des services similaires. Les anatomistes auraient pu résister en disant qu'ils/elles ne sont pas des voleur·euse·s à la différence des « marchand·e·s de cadavres », terme péjoratif qu'utilisent les anatomistes pour caractériser ces entreprises qui empiètent sur leur juridiction. Ce n'est cependant pas ainsi qu'ils/elles réagirent. Ils/elles tentèrent plutôt de faire obstruction.

Plusieurs anatomistes essayèrent en effet de me bloquer physiquement l'accès à leur espace professionnel. Après ma première participation à une rencontre professionnelle des anatomistes de New York, on m'interdit d'aller aux suivantes. De même, lorsque je visitais les programmes assurant la collecte de dons de corps dans les hôpitaux, on me proposait souvent un petit bureau dans une pièce séparée, hors du périmètre du programme. Ce qui est intéressant c'est que cette forme de résistance des anatomistes à l'encontre de l'enquête (empêcher physiquement toute intrusion) était semblable à celle qu'ils/elles déployaient contre les entreprises privées. Ils/elles cherchaient surtout à se distinguer des entreprises par leurs pratiques professionnelles (par exemple, ils/elles refusaient de disséquer un cadavre avant son usage, alors que les entreprises le faisaient souvent dès réception, avant de distribuer les différentes parties du cadavre aux multiples utilisateurs), mais leur ligne de défense initiale consistait à demander la fermeture des « frontières » aux cadavres venus des autres États généralement fournis par ces entreprises privées.

qualifiés de voleurs (d'où venait leur crainte que je pouvais les «moucharder» à l'encadrement) – incarnait leur préoccupation majeure et offrait une donnée cruciale pour mettre en évidence leur monde social.

Anteby, 2003, 2008a, 2008b.

En français dans le texte.

^{8.} Anteby, 2010.

À nouveau, leur forme de la résistance du terrain faisait écho aux dynamiques de la vie quotidienne de ces professionnel·le·s: un besoin profondément enraciné de se distinguer du commerce «amoral» de cadavres assuré par des entreprises privées. Les tentatives répétées pour empêcher l'accès au terrain ont fini par constituer des données clés pour mieux saisir la vie de ces anatomistes.

Le silence des enseignant-e-s-chercheur-se-s

Ma troisième rencontre avec les résistances du terrain se déroula sur un lieu plus proche de mon quotidien, à savoir au sein de l'institution qui m'employait alors. Mon projet consistait à conduire une ethnographie de la socialisation des enseignantes-s-chercheur-se-s au sein de l'école de commerce de Harvard. Il était fondé sur une recherche historique suggérant que certaines écoles de commerce d'élite avaient été créées pour répondre à la nécessité de moraliser la conduite des affaires9. Partant de l'hypothèse qu'un tel impératif existait encore, je m'interrogeai sur la manière dont il était transmis aux nouveaux membres de la faculté 10. L'étude consistait en une auto-ethnographie de la vie d'une jeune recrue de la faculté et de son parcours au sein d'une institution qui garde les traces de sa mission morale dans son ADN.

La forme de résistance du terrain que j'y ai rencontrée était au départ plus difficile à identifier. Au début, la résistance était formulée en des termes scientifiquement ambivalents. Certain-e-s collègues critiquaient le fait que l'on puisse étudier un champ dans lequel on était soi-même impliqué, au motif que cette participation est contraire à la notion de neutralité axiologique de Max Weber, c'est-à-dire à l'exigence pour un-e chercheur-se en sciences sociales d'exclure tout biais personnel de l'analyse des données 11. Au fil du temps, cependant, un autre modèle de résistance a émergé, celui des silences. Par exemple, je demandai à un collègue senior son opinion sur mon projet de recherche, et m'entendis répondre qu'il était trop risqué pour moi de le poursuivre. Partant du principe que j'assumais le risque, je lui demandai quels autres problèmes je pouvais rencontrer. Aucun, répondit-il. Je le pressai de s'expliquer, mais il ne développa pas

son propos. Au début, je ne fis pas grand-chose de ce genre de réactions silencieuses. Je pensais qu'elles illustraient simplement le secret dont se protègent les élites 12. Mais une discussion ultérieure avec quatre autres collègues sur l'avancée de mon projet de recherche me fit réfléchir: un participant prononça à peine plus d'un mot durant une heure de discussion collective. Je me souviens de m'être demandé: pourquoi assister à une heure de réunion en silence? J'aurais dû le voir plus tôt.

J'en suis progressivement venu à comprendre que ces silences font partie intégrale du processus de socialisation. En fait, ils ont une valeur heuristique. Puisqu'ils n'expriment jamais clairement ce qui est bien ou mal, la recherche de la (bonne) position morale incombe aux participant·e·s. L'objectif de l'institution était en effet que la morale soit retrouvée dans un apparent vide (et silence). Les enquêté·e·s jouent le même jeu avec le chercheur-se, une configuration que j'ai décrite plus tard comme un «silence parlant», lorsque les agent·e·s sont régulièrement et ostensiblement laissé-e-s seul-e-s pour prendre des décisions, mais dans un contexte organisationnel riche en signaux indiquant la direction à préférer. Leur forme de résistance mettait en évidence les espoirs et les tensions propres à la socialisation dans ce champ. Le silence n'était pas anodin, il comporte ce qui était à l'origine même de la Harvard Business School, une croyance profondément ancrée en la possibilité de se « découvrir soi-même », dans les limites fixées par l'institution. Encore une fois, les résistances du terrain étaient révélatrices de son fonctionnement interne.

Variété des résistances du terrain

Les formes de résistance du terrain rencontrées jusqu'ici vont du déni au silence, en passant par l'obstruction; mais il semble qu'une large variété de formes de résistance émerge en fonction des questions de recherche. Malheureusement, peu de chercheur-se-s en rendent compte ou traitent les formes de résistance du terrain comme des données à part entière. Une lecture attentive des recherches publiées permet de continuer à enrichir la liste des formes de résistance du terrain. Je vais en décrire deux que j'ai pu identifier dans les travaux publiés par d'autres chercheur-se-s, notamment la «disparition du terrain» et l'«accord sous condition».

Abend, 2013; Khurana, 2007.

^{10.} Anteby, 2015.

^{11.} Weber, 2004, p. 22,

^{12.} Katz, 1997, p. 402.

Ces deux formes de résistance se sont avérées extrêmement éclairantes pour comprendre les dynamiques des terrains en question.

Lorsqu'en 1997, Sudhir Venkatesh a commencé à étudier les travailleurs ses du sexe dans la ville de New York, il a essayé d'identifier un quartier dans lequel il pourrait observer les changements dans ce domaine d'activité. Cependant, à chaque fois qu'il essayait d'explorer plus profondément un quartier historiquement associé à la prostitution (par exemple Times Square ou le Lower East Side), les habitant·e·s lui disaient que «tout le monde avait déménagé13». De manière répétée, la résistance du terrain se transformait en un discours sur la disparition: les gens partaient, se déplaçaient, il ne restait tout simplement rien. Sudhir Venkatesh chercha en vain ce « nouveau lieu » où tous ces gens avaient déménagé, mais en réalité c'est cette forme de résistance du terrain qui fut sa principale découverte: la géographie de la prostitution s'était transformée, celle-ci avait quitté les rues, s'était déplacée plus haut au sein de l'échelle sociale, et souvent en ligne. Plus précisément, la géographie de l'élite de l'économie souterraine s'entrelaçait à présent avec celle de l'élite professionnelle 14. Le fait de répéter sans cesse que le terrain était « parti » était la manière pour les enquêté-e-s de lui indiquer la géographie changeante et nouvelle de leur commerce.

Comme le montrent ces exemples, les formes de résistance sont spécifiques à chaque terrain; elles racontent une histoire unique. La résistance à laquelle Diane Vaughan a fait face en étudiant les bifurcations dans les relations intimes illustre bien cette thèse 15. Elle a interviewé plus de cent personnes sur la manière dont leur relation a commencé, a évolué, souvent s'est terminée et même parfois de quelle manière les individus ont pu renouer le lien avec leur partenaire. Ce faisant, elle demandait aux enquêté·e·s si elle pouvait également rencontrer leur (souvent ex-) partenaire: certains enquêté·e·s donnaient leur accord (parfois sous condition), d'autres refusaient. Vaughan a toutefois relevé des schémas de consentement et de refus. L'accord sous condition des enquêté-e-s dépendait en partie de « la nature de leur lien avec l'expartenaire. Le consentement dépendait de si les personnes avaient réussi à se construire des identités indépendantes. Comme Diane Vaughan a fini par comprendre, « la mise en couple nous change aussi bien que la séparation. Mais dans la plupart des cas, les relations ne prennent pas fin. Elles changent, mais elles ne prennent pas fin. C'est lorsque les deux individus ont construit leur propre identité qu'ils sont prêts à reconnaître ce qui les lie16». En ce sens, la résistance opposée à l'entretien avec l'ex-partenaire ou son autorisation étaient un indice de la nature actuelle de la relation, permettant de voir si les partenaires se percevaient comme des personnes aux identités autonomes ou pas. La forme de résistance était ainsi révélatrice des relations que l'auteure étudiait.

Le consentement du terrain, un autre type de donnée éclairante

Il serait cependant regrettable de limiter notre analyse aux formes de résistance du terrain. En effet, si l'accueil est le contraire de la résistance, il doit y avoir de bonnes raisons pour tenter de classer les formes de consentement et de les traiter elles aussi comme des données à part entière. Les résistances du terrain ont beaucoup à nous apprendre, l'analyse de l'accueil enthousiaste fait à une recherche également. En effet, quand un e chercheur se est chaleureusement accueilli e sur le terrain, ce consentement peut également refléter une tension cruciale (et parfois sa résolution) pour les enquêté-e-s. Comme pour la résistance, bien saisir les formes de consentement du terrain peut nous aider à mieux comprendre son fonctionnement. La forme de consentement - par exemple, le fait que le/la chercheur-se soit rapidement accepté e au sein de la population étudiée ou gentiment incité·e à aider notamment financièrement ses interlocuteurs et interlocutrices – est toujours révélatrice. Je vais illustrer cette idée à travers deux exemples.

Lorsque Kathleen Blee (une femme blanche) a réalisé des entretiens dans les années 1980 avec des femmes qui avaient été membres du Ku Klux Klan, elle a été surprise par la facilité avec laquelle elle pouvait établir des contacts avec ces femmes et par le peu de remords qu'elles manifestaient par rapport à leur passé au sein du Klan 17. Cet accueil faisait écho à celui que les membres du Klan faisaient à toutes les femmes blanches protestantes aux alentours pendant sa belle époque. Comme Kathleen Blee a pu le découvrir plus tard, pendant les années 1920, près

^{13.} Venkatesh, 2013b, p. 691.

^{14.} Venkatesh, 2013a.

^{15.} Vaughan, 1990.

^{16.} Ibid., p. 206, notre traduction.

^{17.} Blee, 2009, p. 5.

de 250 000 personnes - soit presque un tiers de la population féminine blanche née en Indiana (où elle a conduit sa recherche) – ont été membres de la branche féminine du Ku Klux Klan 18. L'accueil qui a été réservé à la chercheuse (une forme de consentement du terrain) était donc typique des stratégies de recrutement des membres du Ku Klux Klan pour faire entrer un grand nombre de femmes dans leurs rangs. Les interviewées de Kathleen Blee ont été tout aussi accueillantes que le Klan l'avait été. Cer accueil est une donnée qui a éclairé la suite de la recherche.

À l'opposé, lorsque Matthew Desmond a étudié la pauvreté urbaine. il ne s'est pas senti bien accueilli et son terrain s'est avéré plus difficile d'accès 19. Cependant, certaines personnes pauvres l'ont autorisé à les suivre pendant quelque temps. Quand il demanda à la personne qu'il suivait ce à quoi elle pensait, elle répondit sans emphase: «comment je vais nourrir mes gosses ce soir 20 ». Cette réponse a aussi été une forme de consentement du terrain et a montré comment les citadins pauvres font souvent avec ce qu'ils ont dans un environnement éprouvant. Cette personne voyait le chercheur comme une nouvelle connaissance avec qui toutes sortes de transferts (dont, peut-être, financiers) étaient possibles. En explicitant une préoccupation financière, elle lui a aussi fait comprendre comment il pouvait l'aider: en lui donnant de l'argent pour des besoins pressants. Ce consentement, sincère et bref, est caractéristique des «liens sociaux de courte durée [disposable]» que Desmond a pu identifier plus tard sur son terrain, à savoir des liens avec des étrangers (extérieurs à la famille) qui ne durent qu'un temps court et qui sont toutefois très utiles dans des temps difficiles. Pour cette informatrice, Matthew Desmond (comme d'autres personnes de son entourage) a représenté un lien de courte durée. Encore une fois, la forme du consentement du terrain a été révélatrice de ce que le terrain a permis de voir par la suite.

....

En exposant les formes de consentement après avoir analysé les formes de résistance du terrain, j'ai voulu inviter le/la lecteur/lectrice à être plus ouvert e à tous les types d'interactions entre le/la chercheur se et le terrain, qu'elles s'expriment sous forme de résistance, de consentement

18. Ibid., p. 125.

ou autre. Le terrain ne peut pas nous donner plus que ce qu'il a, mais il a déjà beaucoup de choses à nous apprendre, même quand nous ne le voyons pas – par exemple, quand nous sommes frustré e s d'être rejeté e s ou satisfait e s d'être accepté e s. La réaction du terrain à l'intrusion du chercheur-se peut être vue comme un mécanisme de « défense sociale ²¹ » à l'échelle du terrain. Un tel mécanisme est le fruit d'un consensus collectif – comme un discours dominant, une pratique professionnelle type ou une forme de résistance courante - créé ou mobilisé par les membres du champ comme protection contre un dérangement éventuel causé par des menaces extérieures ou conflits internes, ou par la nature de leur travail²². Autrement dit, la défense sociale vise à atténuer la tension qui est au cœur du terrain. Par exemple, la méthode dépersonnalisée de rotation d'équipe et d'assignation des tâches peut aider les infirmières hospitalières à gérer l'anxiété liée au travail avec des patients en fin de vie²³. Ainsi, saisir le sens du mécanisme de défense sociale (ici, la dépersonnalisation) signifie comprendre le sens de la tension principale du terrain (ici, la gestion de la mort).

Pour revenir à l'article paru dans Annals of Botany qui ouvre ce texte: la résistance du champ de maïs (et son possible consentement) a autre chose à nous offrir que des leçons de botanique: des indications dans notre métier de chercheur se en sciences sociales. Analyser les subtiles, lentes et récurrentes formes de résistance (et de consentement) du maïs peut ne pas sembler pertinent, or celles-ci ont une importance empirique comme théorique. En étant attentif à écouter et à saisir les formes changeantes de résistance (et de consentement) du terrain, nous en apprenons beaucoup sur ce dernier. Cela nous permet également de clarifier notre position visà-vis du terrain²⁴. La prochaine fois que des doctorant·e·s viendront nous voir avec des idées de terrain pour leur thèse, au lieu de nous focaliser sur la question de leur accès au terrain et du temps qu'ils/elles y auront passé²⁵, nous devrions leur demander comment leur terrain a résisté ou

^{19.} Desmond, 2012b, p. 96.

^{20.} Desmond, 2012a, p. 1307.

^{21.} Le concept de «mécanisme de défense sociale» provient des théories psychanalytiques de mécanismes de défense individuelle (c'est-à-dire des réactions développées par les individus pour réduire ou éliminer ce qui menace leur intégrité et stabilité), mais suppose que ces derniers agissent également à un niveau collectif (voir Jaques, 1955; Laplanche et Pontalis, 1973; Petriglieri et Petriglieri, 2010, p. 47-48; Racamier, 1970).

^{22.} Halton, 1994.

^{23.} Menzies, 1960.

^{24.} Pratt, 2009, p. 859. 25. Golden-Biddle et Locke, 1993, p. 601.

a accueilli leur démarche de recherche et les pousser à essayer de saisir et analyser ces réactions. De la même façon que Charles Tilly et Sarah Soule ont attiré notre attention sur les «répertoires» de contestation dans l'étude des mouvements sociaux²⁶, nous devrions envisager des répertoires de résistance (et consentement) du terrain et chercher à mieux comprendre ce qu'ils signifient pour nos objets de recherche.

En outre, en écartant la question des répertoires de résistance (ou de consentement), nous nous coupons des enseignements du terrain. Ainsi, selon l'analyse d'Elton Mayo de l'enquête menée à l'usine Western Electrics à Hawthorne, la résistance occasionnelle des ouvriers et ouvrières par rapport à sa recherche est principalement une preuve supplémentaire de la nécessité pour les managers de prêter davantage attention aux ouvriers et ouvrières. Elton Mayo a écarté les analyses divergentes, notamment celle proposée par William Lloyd Warner à partir de sa seconde vague d'enquête intitulée « Bank Wiring Observation Room 27 », ce qui l'a amené à ignorer d'autres tensions clés de son terrain. Comme l'observe John Van Maanen, «ce que Mayo n'a jamais voulu reconnaître - malgré l'insistance de Warner sur le fait que la cause du mécontentement des employé es à Hawthorne ne pouvait être réduite à la manière dont ils/elles étaient traités par leurs chef·fe·s - c'est que les discordes dans les organisations proviennent tout autant des inégalités de structure et de pouvoir²⁸ ». Les études de Hawthorne ne disent rien de ce genre d'inégalités. En ignorant les résistances et les consentements du terrain, on écarte des données importantes. On se coupe aussi des façons qu'ont les informateurs et informatrices de nous dire ce qui est important pour eux/elles et pour leur monde social. Si notre objectif est d'analyser ces mondes sociaux, nous avons beaucoup à perdre à ignorer les manières complexes mais éclairantes dont les enquêté·e·s sur le terrain essaient de nous parler et de façonner la nature de nos interrogations.

Traduit de l'anglais par Veronika Kushtanina et Constance Perrin-Joly.

26. Tilly, 2006; Soule et Wang, 2012.

Faire parler les silences

La méthode de l'entretien biographique a déjà donné lieu à de nombreuses analyses1. Dans une moindre mesure, c'est aussi le cas de l'entretien sur la sexualité². Mais qu'en est-il de l'entretien biographique sur la sexualité? Cet exercice de mise en récit d'un aspect de la vie considéré comme intime pose un certain nombre de questions. Dans la mesure où les archives sur les pratiques sexuelles sont peu nombreuses3, les entretiens biographiques sur la sexualité sont en effet un outil particulièrement utile pour une enquête qui présenterait une dimension historique. Ils permettent de renseigner les trajectoires sexuelles des individus ainsi que leurs cadres sociaux, les «scénarios culturels» dans lesquels ils s'inscrivent⁴. En France, ils peuvent ainsi compléter les enquêtes quantitatives menées sur le sujet depuis la fin des années 19605. Les entretiens sont tout aussi intéressants pour renseigner le contemporain: l'entretien constitue un mode d'accès privilégié à une sexualité qui reste pour une large part «inobservable⁶».

Ma propre recherche invite particulièrement à une réflexion méthodologique sur ce type d'entretien, car elle combine l'analyse biographique

^{27.} NdT: il s'agit d'une seconde vague d'observation de l'expérience portant cette fois sur des hommes (soudeurs, câbleurs et contrôleurs) et différentes situations sociales (querelles, entraide, jeux...).

^{28.} Van Maanen, 2013, p. 107.

Voir entre autres Bertaux, 2016; Dubar et Nicourd, 2017.

Déroff, 2007a; Schlagdenhauffen, 2014.

Chaperon, 2002; Rebreyend, 2005.

Gagnon et Simon, 1973.

Dourlen-Rollier, Gondonneau, Mironer et Simon, 1972; Bajos, Spira et le groupe ACSF (dir.), 1993; Bajos et Bozon (dir.), 2008.

^{6.} Bozon, 1995.

Parler de soi

Méthodes biographiques en sciences sociales

En temps & lieux

Méditions EHESS

Direction de l'ouvrage

Le CollectiF. B. a été fondé en 2016, à la suite du colloque intitulé «Les sciences humaines et sociales face au foisonnement biographique. Innovations méthodologiques et diversité des approches» (EHESS). Il est constitué de Constance Perrin-Joly, Émeline Dion, Veronika Kushtanina, Elsa Lagier, Elise Pape, Juliette Plé, Pierrine Robin, Bérengère Savinel et Régis Schlagdenhauffen.

Imprimé en France par l'imprimerie Corlet N° d'impression: 2006.0447 Dépôt légal: août 2020